

LUCAS AUBRY

**TAKESHI KITANO**  
**HORS CATÉGORIE**

---



capricci *STORIES*

LUCAS AUBRY

**TAKESHI KITANO**  
**HORS CATÉGORIE**

---

capricci *STORIES*

**DIRECTEUR** Thierry Lounas

**RESPONSABLE DES ÉDITIONS** Camille Pollas

**COORDINATION ÉDITORIALE** Maxime Werner

**CORRECTION** Ysé Senneville

**COUVERTURE ET RÉALISATION DE LA MAQUETTE** Clarisse Espada

**CONCEPTION GRAPHIQUE DE LA COLLECTION** Juliette Gouret

**REMERCIEMENTS DE L'AUTEUR**

À Aaron Gerow, Mark Schilling, Jean-Pierre Limosin,  
Jean-Pierre Dionnet et Caroline Gardin pour leurs éclairages.

À Marion et aux autres, qui se reconnaîtront.

---

© CAPRICCI, 2022

ISBN 979-10-239-0483-3

ISBN WEB : 979-10-239-0485-7

ISSN 2679-7364

DROITS RÉSERVÉS

**CAPRICCI - EDITIONS@CAPRICCI.FR - WWW.CAPRICCI.FR**

**6**

UNE SCÈNE À LA MER

**14**

TWO BEATS OR NOT TO BE

**24**

LA TÉLÉ DU GÉNIE TAKESHI

**32**

L'HOMME QUI VENAIT D'AILLEURS

**42**

VENDREDI TOUT EST PERMIS

**48**

VIOLENT COP

**56**

CIGARETTE SUR CIGARETTE

**66**

ZOMAHOUN

**72**

ZATOICHI

**78**

KING OF COMEDY

**86**

KITANO DANS SES BAGAGES

*« L'inquiétude, où s'inscrit l'intolérable  
décalage entre la réalité et la vie rêvée,  
cherche sur les quais de départ, dans des  
amours impossibles, au bistrot,  
la route des grandes évasions. »*

ANTOINE BLONDIN

# UNE SCÈNE À LA MER

Ça a quand même une drôle d'allure, un étranger, lorsqu'on n'en a jamais rencontré un d'aussi près auparavant. Perché sur le strapontin en bois d'un train qui l'emmène à Enoshima, une station balnéaire à une cinquantaine de kilomètres au sud de Tokyo, le jeune Takeshi, 6 ans, ne peut s'empêcher de fixer cet inconnu qui lui a tout l'air d'être une sorte de demi-dieu. Quelques minutes plus tôt, l'homme lui a proposé sa place assise dans un japonais parfait et voilà qu'il lui offre des biscuits, une boîte entière ! Des biscuits non plus, Takeshi n'en avait pas vu beaucoup jusqu'ici. Son frère aîné Shigekazu, qui cumule les petits boulots pour aider la famille à boucler les fins de mois, en a déjà ramené à la maison, seulement il n'est même pas sûr

d'y avoir goûté. L'inconnu ne porte pas d'uniforme mais cela ne fait aucun doute, c'est un Américain. Les autres *gaijin* (étrangers) ne courent pas les rues en ce début d'année 1953.

Les Américains, eux, sont restés et ce malgré le traité d'indépendance censé signer la fin de l'occupation du territoire un an plus tôt. Leurs bases militaires bordent toujours les quatre coins de l'archipel, idéalement placées pour surveiller les niveaux de rouge dans la région, notamment en Corée où la guerre bat son plein. Mais qu'importe le manque d'enthousiasme général du peuple japonais, les deux mois de manifestations violentes qui ont suivi la signature du traité ou l'agitation du cinéaste pacifiste Hideo Sekigawa, qui tente tant bien que mal de faire exister son documentaire sur la catastrophe d'Hiroshima sous les radars de la censure, le petit Takeshi est fasciné par les Américains. Comme tous les garçons de son âge, il rêve de mâcher du chewing-gum, d'enchaîner les *home runs* comme Joe DiMaggio et d'habiter un pavillon avec un jardin, un garage et un grille-pain comme dans la bande dessinée *Blondie* qui paraît chaque semaine dans les pages du *Shukan Asahi*. Il a même pris l'habitude de faire croire à ses petits camarades qu'il est le fils d'un GI rentré au pays après la guerre, alors pour une fois qu'il en tient un, il ne compte pas le lâcher des yeux. Pendant ce temps-là, son vrai père, un quinquagénaire bourru pourtant plutôt du genre à jurer sur l'occupant n'en finit plus de remercier l'inconnu mi-homme mi-dieu. Il va même jusqu'à

se prosterner, à genoux, front contre sol. Il manque un peu d'amour-propre, son vrai père.

Longtemps, les journalistes et Kitano lui-même ont laissé entendre que Kikujiro avait fait partie d'un clan de yakuzas. Une rumeur qui a tout d'un argument marketing pour vendre les films de mafieux qui ont fait la renommée du réalisateur dans les années 1990. Tout au plus a-t-il accepté quelques petits boulots pour la pègre locale. À l'époque, les yakuzas occupent encore une place importante dans la vie quotidienne de ces quartiers populaires peuplés d'artisans, de chiffonniers et d'immigrés coréens que les Tokyoïtes surnomment le *shitamachi* («la ville du dessous»). Aussi dangereux soient-ils, ils assurent la sécurité des commerçants, interviennent en cas de problème de voisinage et vont même jusqu'à réguler la circulation à la sortie des usines les jours de grosse affluence. Le reste du temps, ces fonctionnaires clandestins traînent dans les bistrotts, «*afin de pouvoir intervenir en cas de bagarre*», évidemment. C'est là que le vieux a dû les croiser.

Quand il n'est pas en train de dépenser sa paye dans les salles de *pachinko*, un casino du pauvre extrêmement populaire au Japon où l'on gagne des paquets de cigarettes et autres petits lots sans valeur à venir récupérer dans les épiceries voisines, il s'en met plein la lampe de saké dans les *izakayas*, parfois dès 10 heures du matin. Et c'est le petit Takeshi qu'on envoie pour venir le chercher



à la nuit tombée. Le trajet à bicyclette est long et périlleux pour un enfant de son âge mais ses visites sont l'occasion pour Kikujiro de frimer devant les collègues : contrairement à lui, son fils sait lire et il ira à l'université, comme ses frères.

En privé, le discours est radicalement différent. Le père entre dans une colère noire lorsqu'il surprend l'un de ses fils en train d'étudier, le cahier posé sur une cagette d'oranges retournée. On n'a pas idée de fatiguer la seule ampoule de la maison pour si peu. Certains soirs, il se défoule aussi sur sa femme, sur le chien et sur sa propre mère, qui s'entasse avec le reste de la famille dans un petit deux-pièces. Un véritable typhon. La boisson lui donne des ailes ou le rend complètement idiot, c'est selon. Un jour, il est allé jusqu'à provoquer le catcheur Dick Beyer alias « The Destroyer » lors d'une représentation au gymnase d'Adachi, avant de se raviser. Derrière ses grands airs, Kikujiro est un lâche, un bon à rien, facilement intimidable. Alors un alcoolique sans doute, mais le costume de yakuza semble un peu large pour ses épaules. D'ailleurs sa véritable profession est connue, il était artisan laqueur avant que la disparition à petit feu de ce savoir-faire ne le pousse à devenir peintre en bâtiment.

Takeshi vit très mal le fait d'être un « gosse de peintre ». La porte de sa maison est toute bariolée à force d'y tester des mélanges de couleur et il sent bien les regards moqueurs des autres enfants se poser sur lui lorsqu'il doit accompagner son

paternel, vêtu de guenilles, un gros pot de peinture branlant sur le porte-bagages de sa bicyclette. Mais ce qu'il déteste par-dessus tout, c'est déambuler de chantier en chantier à travers les parterres fleuris des résidences de la ville haute, où les enfants se payent le luxe d'avoir leur propre chambre. *« Un jour, j'aidais mon père à repeindre une façade et derrière la fenêtre se trouvait une fille. Évidemment, je n'ai pas pu m'empêcher de la regarder mais lorsque nos regards se sont croisés, elle s'est empressée de tirer ses rideaux. J'avais envie de foutre le feu. Je me sentais minable, vraiment minable »* se souvient Kitano. Comprenez qu'il aurait préféré être le fils d'un yakuza ou d'un Américain, comme celui qui se tient toujours debout devant lui et qu'il continue de contempler comme s'il venait de découvrir l'Amérique tout entière. Même d'un employé de bureau, d'un instituteur ou d'un policier comme ses copains de classe, il ne dirait pas non.

Arrivé à Enoshima, le petit Takeshi n'est pas au bout de ses surprises. Alors que son père improvise un apéritif sur la plage avec quelques collègues, le gosse de Tokyo découvre la mer pour la première fois. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle lui procure une drôle de sensation. Bien sûr, il sait nager, il a l'habitude d'aller jouer au sous-marin dans les bains publics poisseux de la capitale, où les vieux rincent leur dentier et où les résidus de cédrat empestent terriblement à la fin de la journée. Seulement aujourd'hui, il ne lui viendrait pas à l'idée de se baigner. Qui sait ce qu'il peut bien

se passer au milieu d'une telle immensité? Toute sa vie, il gardera ce pressentiment qu'au-delà de l'apparente routine du ressac des vagues se cache une violence stagnante, une situation de danger permanent qui le fascine et l'effraie tout autant. Chez Kitano, la mer, c'est déjà tout un scénario, un personnage à part entière que l'on retrouvera dans la plupart de ses films.

Et si les gangsters kitaniens viennent y chercher un peu de tranquillité lorsque la situation devient trop explosive dans la capitale, on remarquera qu'aucun d'entre eux n'ose jamais s'approcher trop près du bord — à l'exception de l'ex-inspecteur paraplégique d'*Hana-bi*, clairement en proie à des tendances suicidaires. Quant aux pêcheurs et aux marins, ces imprudents qui tentent de dompter les océans, ils sont quasiment absents de sa filmographie. On ne plaisante pas avec la Grande Eau. Ce qui ne sous-entend pas que les jeux de plage soient interdits, bien au contraire. Face à la mer, les personnages de Kitano prennent conscience de leur insignifiance et retrouvent leur âme d'enfant, comme par magie. Même les yakuzas les plus féroces tombent leurs cols blancs pour des chemises hawaïennes, allument des barbecues et se lancent dans toutes sortes de jeux volontiers régressifs. « *On demande souvent aux enfants de se comporter comme des adultes, mais ce qui me semble important, c'est de sentir les choses et de garder vivant, en soi, la manière qu'ont les enfants de découvrir le monde* » remarquait Takeshi Kitano en 1999 à la sortie de son huitième long-métrage,

*L'Été de Kikujiro*, dans lequel il incarne un vétéran roublard inspiré de son propre père.

À l'écran, Kitano projette une enfance fantasmée, comme s'il ressentait le besoin de conjurer quelques jeunes années un peu trop modestes à son goût. Abandonné à lui-même sur la plage d'Enoshima, ne rêverait-il pas que son père organise pour lui une partie de *kamizumo* (combats de figurines très appréciés des jeunes Japonais) grandeur nature comme dans *Sonatine*, ou a minima de pouvoir s'occuper avec un cerf-volant décoré de guerriers du *kabuki*, comme celui que l'on aperçoit aux mains de son personnage dans *Hana-bi*? Pour l'heure, le petit Takeshi s'ennuie ferme. Malgré l'ampleur de ses découvertes de la journée, la mer, les Américains — la contemplation ne dure qu'un temps lorsqu'on a 6 ans. Il va falloir attendre un peu avant de commencer à s'amuser.

COUVERTURE : © DR

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN OCTOBRE 2022 PAR FLEX - UNION EUROPÉENNE  
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2022

## capricci *STORIES*

Lorsque Takeshi Kitano décroche le Lion d'or à Venise pour *Hana-bi* en 1997, le public japonais ne peut s'empêcher de penser qu'il vient de gagner à la loterie. Sur l'archipel, le cinéaste est d'abord Beat Takeshi, le saltimbanque du petit écran, capable d'animer jusqu'à huit émissions par semaine, déguisé en geisha ou en porc-épic géant. Mais depuis qu'il a quitté ses études de mécanique pour être comique dans des cabarets de strip-tease, le gosse de Tokyo n'a cessé de choisir seul qui il allait devenir, quitte à prendre tout le monde à contre-pied. Ou plutôt de ne pas choisir, à la fois humoriste le plus outrancier du pays, présentateur foutraque de jeux au succès planétaire, comédien sensible aux côtés de David Bowie dans *Furyo* et réalisateur de films d'avant-garde. Une improvisation au rythme effréné qui aura fait de lui une légende au pays du Soleil-Levant, avec tout ce que cela comporte de fantasque et de merveilleux.

---

Lucas Aubry est journaliste pour le magazine *Sofilm*.

**Prix papier : 11,50 €**

**Prix PDF web : 6,99 €**

Isbn 979-10-239-0483-3

Isbn web 979-10-239-0485-7